



PALME D'OR
FESTIVAL DE CANNES
1966



OSCAR®
MEILLEUR FILM
ÉTRANGER
MEILLEUR SCÉNARIO
1967

UN HOMME

ANOUK AIMÉE
JEAN-LOUIS TRINTIGNANT
PIERRE BAROUH

ET

DANS
UN FILM DE
CLAUDE LELOUCH

AVEC LA PARTICIPATION DE
VALÉRIE LAGRANGE
ET SIMONE PARIS
MUSIQUE DE FRANCIS LAI

UNE

FEMME

VERSION RESTAURÉE

AU CINÉMA LE 16 NOVEMBRE



www.sddistribution.fr

SYNOPSIS

Une script-girl inconsolable depuis la mort de son mari cascadeur, rencontre à Deauville un coureur automobile dont la femme s'est suicidée par désespoir. Ils s'aiment, se repoussent, se retrouvent et s'aiment encore.



■ ENTRETIEN AVEC CLAUDE LELOUCH

Un demi-siècle après la sortie d'*Un homme et une femme*, le réalisateur revient sur son besoin d'urgence, son succès inattendu mais aussi ses déboires tout en poésie. Entretien. (Propos recueillis par Jean-Noël Levavasseur et Xavier Oriot)

Quelle était l'idée de départ ?

Un homme et une femme est mon septième film. Les six précédents ont plus ou moins été des échecs. Ils n'étaient pas nuls mais tant que vous n'avez pas de succès... Pour le sixième, *Les grands moments*, on a fait une projection au Centre National du Cinéma. Un échec terrible. J'avais envie de mourir... Ce soir-là, j'ai pris ma voiture, comme à chaque fois que je vais mal. J'ai roulé comme un fou sur l'autoroute de l'Ouest. J'étais au bout du rouleau. Je me suis retrouvé sur les Planches de Deauville. Crevé, je me suis endormi dans la voiture. Le soleil me réveille. La lumière est sublime, la marée basse incroyable. Je sors, je respire un grand coup. Puis, je vois, très loin, une femme élégante qui marche avec un enfant et un chien. L'image est magnifique mais que fait-elle là, à 6h du matin ? J'ai envie de voir à quoi elle ressemble. Je trouve ça joli, le chien qui gambade dans les vagues, le gosse qui part, qui revient... En allant vers cette femme, j'écris déjà l'histoire et je ne suis jamais arrivé à elle car il fallait noter tout ce qui me passait par la tête, qui arrivait à une vitesse incroyable et je n'avais pas de crayon. Je commence par écrire dans un bistrot devant la gare. En une demi-heure, j'avais le plan. Fou de joie, je retourne à Paris voir mon producteur, Pierre Braunberger, qui était triste de la projection de la veille. Il m'écoute et me dit : « Je n'ai pas les moyens. Les films qui marchent, c'est les polars, les *James Bond*... je ne partirai pas sur une histoire d'amour. ». Je n'ai pas insisté et j'ai produit le film tout seul. J'ai fini une première version du scénario en 48 heures. J'en ai parlé à mon ami Pierre Uytterhoeven qui a souvent travaillé avec moi. Nous avons écrit l'adaptation en trois semaines, préparé le film en trois semaines, tourné en trois semaines et monté en trois semaines.

Dans l'urgence et pratiquement sans argent ?

J'étais couvert de dettes et d'emmerdements, mais les crédits du film précédent me donnaient un petit délai. Je me disais : « Si, en six mois, j'arrive à le faire, on peut s'en sortir. » C'était un coup de folie. Dès lors, tout ce qui avait merdé jusqu'à maintenant a marché. Ce film a été de miracle en miracle. Trintignant m'avait dit : « J'aimerais tourner avec vous ». Je l'appelle tout de suite. Il trouve l'idée formidable. J'avais pensé à Romy Schneider. Je l'ai rencontrée, ça l'intéressait mais je cherchais une femme, pas une actrice. J'avais aussi songé à Anouk Aimée. Jean-Louis m'apprend que c'est une copine. On lui téléphone. Elle accepte. À partir du moment où je me suis réveillé sur la plage, le soleil s'est levé sur mon existence. Ce n'était pas le soleil d'Austerlitz, c'était le soleil de Deauville.



Comment trouvez-vous les fonds ?

Avec les moyens du bord et de petits mensonges. Les techniciens ont été payés au minimum syndical. Les scènes du Sahara ont été tournées à la Mer de Sable, à Ermenonville. J'ai donné le film en garantie à une banque. J'ai signé pour une adaptation de *Barbe Bleue* qui me permettait de payer mes acteurs. Ma grande chance, c'est qu'un type achetait tous les films en couleurs pour la télé canadienne. Il aimait bien le titre et m'a promis de le prendre si je mettais de la couleur dedans. Il m'a donné une garantie de 100 000 €. C'est pour ça que la moitié du film est en couleurs. Je n'avais pas les moyens de faire plus. La contrainte sollicite l'imagination. Ça m'a permis de mieux matérialiser les intérieurs, en couleurs, et les extérieurs, en noir et blanc. Ça donnait un ton et un style très original. Et puis, c'est un des films les moins chers de l'histoire. Aujourd'hui, il coûterait 300 000 €. Il a rapporté 10 millions de dollars. J'ai pu payer mes dettes, rebondir et être libre cinquante ans.



L'embrassade sur la plage a été inspirée par vos parents, en 1944 ?

Ma mère était en France avec moi, on était recherchés par la Gestapo. Mon père était en Algérie. À la fin de la guerre, il est arrivé à Marseille avec les troupes du général de Lattre de Tassigny, ma mère était à Nice. Ils se sont donné rendez-vous à la gare Saint-Charles. Il y avait 2 000 militaires américains et français. Je me rappellerai toujours quand ils se sont vus à 200 mètres, ils ont couru l'un vers l'autre – en m'oubliant... Mon père a pris ma mère et l'a fait tourner. C'est une image qui reste.

Tourner en hiver, à Deauville, était une évidence ?

Oui, car tout est parti de là. Que je sois allé à Deauville, ce soir-là, n'était pas innocent. Ma mère était née à Iffs, près de Caen. Elle était attachée à sa région et on passait nos week-ends chez son oncle, à Auberville. J'ai grandi à Villers-sur-Mer et sur la plage. J'y ai fait mes premiers pas. À l'époque, on faisait Paris-Deauville avec une 4 CV Renault, en trois heures par la RN13. Et puis, il y avait eu cette femme sur la plage et les lumières d'hiver qui sont vraiment plus belles que tout en Normandie, où on a tous les climats dans la même journée. Elles sont sublimes quand il y a du mauvais temps et que le soleil passe à travers. C'est pour ça que les peintres s'y sont précipités. En plus, la ville de Deauville nous a très gentiment accueillis.

Le maire était Michel d'Ornano ?

Oui, mais j'ai vu un de ses adjoints, Pierre Rousseau. Je lui explique que je veux filmer en décembre. « Parfait, il n'y a personne. ». Il me présente le directeur du Normandy qui, comme l'hôtel était vide en semaine, nous autorise à le transformer en studio. Pratiquement tous les intérieurs, y compris les appartements de Trintignant et d'Anouk Aimée, y ont été tournés. La chambre d'Anouk est d'ailleurs devenue une institution.

Comment était l'ambiance sur le tournage ?

On était très heureux, les rushes étaient formidables, c'était un film de copains. Je pensais qu'on allait retrouver notre mise avec un film sympa. Pas qu'on allait gagner une cinquantaine de prix.

Tout a basculé en trois jours.

Le même jour, j'ai croisé François Reichenbach, documentariste et homme de goût formidable, cousin de Pierre Braunberger et Bob Hamon, qui vendait des films à l'étranger mais n'avait jamais réussi à vendre les siens. Je les invite à la projection prévue, le jour même, au Club 70, rue Lauriston. Deux heures après, ils sortent les larmes aux yeux. Le soir, Reichenbach appelle les gars de la commission de sélection du Festival de Cannes. Il en fait des tonnes : « Ce film va changer l'histoire du monde, c'est une révolution. » Ils acceptent de le voir et le lendemain, j'apprends que je représente la France à Cannes. Bob Hamon me demande 10% s'il arrive à le vendre dans le monde entier. J'accepte. Il le présente aux Artistes Associés, le soir même. Le lendemain, ils le prennent. Ma vie a changé en trois projections.

Comment réagissez-vous lorsque vous obtenez la Palme d'or ?

J'avais connu tellement de moments difficiles que je n'y croyais pas. Ca a été un triomphe total. Une standing ovation de vingt minutes. Je me disais : il y a un truc, on va se réveiller, c'est trop beau.





Et les Oscars ?

À l'hôtel, le type qui porte mes valises me dit : « Ce soir, vous aurez deux Oscars : scénario et meilleur film étranger. » Je le remercie, sans y croire. C'est pourtant ce qui s'est passé. Il savait. Après la cérémonie, toutes les stars de Hollywood me tombaient dans les bras. John Wayne, Kirk Douglas, Steve McQueen ou Marlon Brando me disaient qu'ils voulaient tourner avec moi. Mais je n'ai pas eu le temps de profiter du succès. À 3 heures du matin, je volais vers Saïgon pour filmer *Loin du Vietnam* (un film collectif). François Truffaut a affirmé : « Il y avait une façon de filmer avant *Un homme et une femme*, il y aura une façon de filmer après. »

Qu'a-t-elle de particulier ?

J'avais dit à Trintignant et Anouk : « Je voudrais libérer la caméra, le scénario et les acteurs. » C'est mon obsession. J'ai toujours trouvé que le cinéma ressemble trop au théâtre et la vie, ce n'est pas du théâtre. Quand on regarde les gens, leurs dialogues sont mal foutus. Ils font des fautes de français. Ils se contredisent. Ils rient. Ils pleurent. Rien n'est parfait. Je voulais montrer des hommes et des femmes, pas des acteurs et des actrices. Je voulais une histoire avec des gens comme ceux que je croise dans la vie, qui laisse place à la spontanéité et à l'improvisation. Moi, c'est le néoréalisme italien qui m'a impressionné, pas la Nouvelle Vague. *Le voleur de bicyclette* me bouleverse. C'est le cinéma que je veux faire.

On vous a parfois reproché de faire du roman de gare au cinéma...

Mais c'est magnifique de parler au plus grand nombre, aux gens qui vont au cinéma pour de bonnes raisons, pour pleurer, pour avoir la chair de poule. Je n'ai jamais été très pote avec les intellos car je n'ai jamais réussi à me consoler avec des mots. Je me console avec des actes. C'est pour ça que je pratique ce cinéma. Quand un de mes films ne marche pas, je suis très malheureux. J'ai le sentiment que le public m'a fait cocu alors que je fais mes films pour lui.

Que vous a-t-on dit après la sortie d'*Un homme et une femme* ?

Beaucoup m'ont confié : « Grâce à votre film, je me suis réconciliée avec mon mari ou nous nous sommes mariés ». C'est devenu le cliché des histoires d'amour. Les gens ne s'en lassent pas.

■ PIERRE BAROUH

Acteur dans le film, Pierre Barouh est aussi l'auteur-interprète de la chanson titre - le fameux « Da ba da ba da » - et a écrit au Brésil la version française de « Samba Saravah ». (Par Xavier Oriot)

« Avant *Un homme et une femme* j'avais été acteur dans *Une fille et les fusils* de Claude Lelouch qui n'avait pas marché. Claude me raconte l'histoire d'*Un homme et une femme* pas encore écrite : un homme mort que je devais jouer, et sa femme qui se souvient de lui... Je lui présente Jean-Louis Trintignant pour le rôle principal qui lui présente Anouk Aimée. Pour la musique, je lui parle du talent de Francis Lai, petit accordéoniste niçois que j'avais rencontré à Montmartre. Avec Francis, je venais d'écrire la chanson *Plus fort que nous* dont l'histoire ressemblait beaucoup à celle d'*Un homme et une femme*. Lelouch craque et la veut. Elle sera l'une des cinq chansons du film. Et puis je pars un mois au Brésil tourner *Les amants de la mer*. À Rio, le dimanche soir, j'allais écouter Baden Powell. Avant de rentrer en France pour tourner *Un homme et une femme*, je découvre *Samba Saravah* de Vinicius de Moraes qui m'émeut beaucoup. Après une nuit sans sommeil, j'enregistre la version française avec Baden. De retour à Orly, je la fais écouter à Claude venu me chercher. Il est tellement séduit qu'il change son scénario pour l'intégrer. À trois jours seulement du tournage ! C'est ça Claude : toujours disponible. Finalement, le tournage à Deauville est encore remis pour des questions de financement. Je vais voir des éditeurs comme Barclay avec ma samba dans l'espoir de gratter un peu d'avances sur les droits et ramener de l'argent à Lelouch. Mais avec ses précédents films qui n'avaient pas marché, Francis Lai inconnu, une chanson brésilienne... Les éditeurs me rient au nez. C'est comme ça que je crée ma propre maison d'édition, Saravah, qui produira Higelin et Brigitte Fontaine. On croit que Saravah est née du succès d'*Un homme et une femme* alors qu'elle est née de l'insuccès supposé du film. J'ai aussi écrit la chanson *Un homme et une femme*. En fait, le fameux « Da ba da ba da » n'existe pas. C'est la dernière syllabe qui donne la consonance. (Pierre Barouh chante) « Comme nos voix ba da ba da... Chantent tout bas da ba da ba da... » Une chanson que je revendique. Elle dit « c'est une longue histoire, un homme et une femme ont forgé la trame du hasard ». Pour la chanter, j'ai présenté Nicole Croisille à Claude. Elle était danseuse et chanteuse de jazz et n'avait jamais enregistré de disque. J'ai de bons souvenirs du tournage. C'était chaleureux. J'y ai connu Anouk. On ne se quittait plus. Elle est devenue ma femme. »



■ UN HOMME ET UNE FEMME EN CHIFFRES

Plus de 40 récompenses internationales :

1 Palme d'Or, 2 Oscars, 2 Golden Globes... Pour sa réalisation, son scénario ou sa musique, *Un homme et une femme* a raflé tous les prix.

4 269 653 spectateurs français

300 000 euros : c'est ce que coûterait la réalisation du film aujourd'hui. A l'époque c'était l'un des films les moins chers de l'histoire du cinéma.

11 acteurs dont Anouk Aimée, Jean-Louis Trintignant (les rôles principaux), Valérie Lagrange, Pierre Barouh (les époux défunts), Souad Amidou et Antoine Sire (les enfants)

13 jours de tournage

102 minutes

■ JEAN-LOUIS TRINTIGNANT

Un homme et une femme sera le début d'un long compagnonnage de l'acteur avec le metteur en scène, amis dans la vie. L'acteur est à l'écran le pilote de rallye qu'il rêvait d'être. (Par Xavier Oriot)

Un homme et une femme est la première collaboration entre Claude Lelouch et Jean-Louis Trintignant qui travailleront à nouveau ensemble sur *Le Voyou* (1970), *Viva la vie !* (1984), *Partir, revenir* (1985) et *Un homme et une femme : vingt ans déjà* (1986).

Jean-Louis Trintignant avait connu un grand succès avec *Et Dieu créa la femme* de Roger Vadim avec la bombe Brigitte Bardot. Claude Lelouch a tout de suite pensé à l'acteur pour le rôle de Jean-Louis Duroc, un veuf qui rend visite à son petit garçon Antoine à Deauville dans la même pension que la fillette d'Anne Gauthier, veuve elle aussi. Un soir, Anne rate son train. Jean-Louis Duroc la raccompagne à Paris dans sa voiture. Et c'est le début d'une romance.

« J'étais certain en le tournant que le film allait être très réussi. » confiait Jean-Louis Trintignant dans une interview. « Tout le film a été fait dans un état de grâce ».

La musique a beaucoup contribué au succès du film ; « elle avait été écrite avant », se souvient Jean-Louis Trintignant. « On tournait sur la musique. C'était très agréable. On avait les chansons en playback pendant les scènes. On était guidés, on se déplaçait pendant les scènes. Ca donnait un climat. » L'acteur se souvient particulièrement d'une scène « sur un bateau de pêche à Deauville avec Anouk et les enfants. Des haut-parleurs diffusaient la musique. On était portés par cette musique, le climat, la mer. C'était magique. »



Jean-Louis Trintignant revient sur la technique : « C'est la première fois que l'on utilisait des longues focales, des téléobjectifs qui donnent au film son charme. Depuis le procédé a été beaucoup employé, surtout dans la publicité. C'est peut-être démodé aujourd'hui. Aucun autre réalisateur que Claude ne tient la caméra. Il ne donne pas d'instructions. »

Le passionné de rallye automobile qu'était alors Jean-Louis Trintignant a suggéré à Claude Lelouch que son personnage ne soit pas médecin mais pilote. « Il m'a dit : c'est une très bonne idée. Ça mettra de l'action dans cette histoire d'amour. » Ce qui lui a fait prendre le départ du rallye de Monte-Carlo avec ses épreuves de nuit : « Dans le film on termine deuxièmes. En réalité, on s'est classé 85e ».

■ ANOUK AIMÉE

C'était le premier des neuf films que tourneront ensemble Anouk Aimée et Claude Lelouch. L'actrice, qui avait joué pour Fellini, De Sica et Demy, en garde un souvenir ému. (Par Xavier Oriot)

Anouk Aimée est en tournage à Rome en 1965 lorsque Claude Lelouch l'appelle pour le rôle d'Anne Gauthier. « Je ne le connaissais pas mais j'étais une amie de Jean-Louis et Nadine Trintignant. Jean-Louis voulait me présenter ce jeune metteur en scène qui pensait à moi pour son prochain film. »

Turner avec un jeune cinéaste qui sortait de cinq échecs ne l'inquiète pas ; « Jacques Demy et Philippe de Broca n'étaient pas plus connus. » En 1965, l'actrice a déjà joué dans une quarantaine de films avec les plus grands : Fellini dans *La Dolce vita* et *Huit et demi*, Livtak, Risi... « Sur un tournage en Italie, une femme proche de Fellini et un peu voyante m'avait prédit que je tournerais un film avec un inconnu, qu'il marcherait et que je ferais après ce que je veux. »

Anouk se souvient des premiers jours de tournage. « On part à Deauville tous les trois dans la Mustang et on commence par s'engueuler. J'ai peur en voiture et Claude conduisait trop vite. Jean-Louis, pilote de rallye, adorait ça. » À Deauville, la mer est déchaînée. Anouk Aimée s'inquiète : « J'espère qu'il n'y aura pas de scène sur un bateau sur une mer pareille. » Justement des scènes sont prévues sur un chalutier. « Alors on restera près de la côte avec un bateau d'assistance proche », demande l'actrice. Tout le contraire de ce que veut faire Claude Lelouch : une mer forte, le bateau au large pour ne rien avoir dans le champ de sa caméra sur l'épaule et pivoter comme il aime. « Ce sera sans moi. Cherchez une autre actrice ! », menace alors Anouk qui modère toutefois « si vous ne trouvez personne, je ne vous abandonnerai pas. J'attends ». Anouk Aimée dîne seule le premier soir dans sa chambre du Normandy. Mais, la mauvaise humeur dissipée, reprend les scènes.

L'actrice garde d'*Un homme et une femme* « le souvenir d'un tournage très court de treize jours en décembre avec beaucoup de difficultés. Il n'y avait pas d'argent. Mais c'était magique. Une idylle totale. » Anouk Aimée reçoit le Golden Globe de la meilleure actrice à Hollywood. « Ça a été de la folie. Aucun film français n'avait connu pareil succès. Tout plaisait : la musique, la façon de tourner de Claude caméra sur l'épaule, le noir et blanc, l'histoire du tournage... J'ai reçu après énormément de propositions avec des sommes d'argent considérables. J'ai joué ensuite avec Sidney Lumet, George Cukor. J'ai refusé *L'Affaire Thomas Crown* pourtant écrit pour moi... »



PRESSE

Dominique Segall Communication
8, rue de Marignan – 75008 Paris
Tél. : 01 45 63 73 04
contact@dominiquesegall.com

SOPHIE DULAC DISTRIBUTION

Michel Zana
60, rue Pierre Charron – 75008 Paris
Tél. : 01 44 46 46 00
mzana@sddistribution.fr

PROMOTION

Vincent Marti - Tél. : 01 44 43 46 03
vmarti@sddistribution.fr
Margot Aufranc - Tél. : 01 75 44 65 18
maufranc@sddistribution.fr

PROGRAMMATION

Paris :
Arnaud Tignon - Tél. : 01 44 46 46 04
atignon@sddistribution.fr

Province/Périphérie :
Aurélien Dauge
Tél. : 01 44 43 46 05
adauge@sddistribution.fr
Assisté de Léa Charles
Tél. : 01 44 43 46 02
lcharles@sddistribution.fr

LISTE ARTISTIQUE

Anne Gauthier	ANOUK AIMEE
Jean-Louis Duroc	JEAN-LOUIS TRINTIGNANT
Pierre Gauthier	PIERRE BAROUH
Valérie Duroc	VALERIE LAGRANGE
La directrice de pension	SIMONE PARIS
Le pompiste	PAUL LE PERSON
L'autre pilote	HENRI CHEMIN
Antoine Duroc	ANTOINE SIRE
Françoise Gauthier	SOUAD AMIDOU
La maîtresse de Jean-Louis Duroc	YANE BARRY
Speaker radio	GERARD SIRE

LISTE TECHNIQUE

Directeurs de la lumière	PATRICE POUGET
	JEAN COLLOMB
Prise de vues	CLAUDE LELOUCH
Ingénieur du son	MICHEL FANO
	JEAN BARONNET
Assistant opérateur	DANIEL LACAMBRE
Assistant réalisateur	CLAUDE GORSKY
Adjoint au montage	CLAUDE BARROIS
Stagiaire monteuse	MARIE-CLAUDE POYER
Décorateur	ROBERT LUCHAIRE
Artificier	JEAN BELIEU
Directeur de production	ROGER FLEYTOUX
Régie générale	PIERRE PARDON
Coiffure	DENISE LEMOIGNE
	JACQUES COUSTY
Costumes	RICHARD MARVIL



